ONZIEME ANNEE. — N° 3731

6 Pages — 5c

FILS SPÉCIAUX : BERLIN LONDRES
ADRESSE PARIS (2e) : 142, Rue Montmartre
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : HUMANITÉ-PARIS
TÉLÉPHONE : GUTENBERG 02-37 02-69
PUBLICITÉ ANNONCES 142, Rue Montmartre, 142

l'Humanité

JOURNAL SOCIALISTE

DIMANCHE 5 JUILLET 1914

6 Pages — 5c

Le journal l'HUMANITÉ est vendu en Belgique 0fr.10

ABONNEMENTS
Sans frais dans tous les Bureaux de Poste

	1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
Seine et Seine-et-Oise	18 fr.	9 fr.	4 50	1 50
Départements et Colonies	21 »	10 50	5 25	1 75
Étranger Union postale	31 »	16 50	8 »	3 »

Directeur Politique : JEAN JAURÈS

WILHELM HASENCLEVER

Le 3 juillet ramenait pour la vingt-cinquième fois l'anniversaire de la mort d'un homme qui a joué un grand rôle dans l'histoire du Parti en Allemagne : Wilhelm Hasenclever, le dernier président de l'*Association des travailleurs allemands*, fondée par Lassalle.

Wilhelm Blos a, dans un article de la *Neue Zeit*, commémoré celui qui fut, durant des années, son intime ami dans le Parti unifié à Gotha, quoiqu'ils ne vinssent pas de la même fraction.

Donnons aussi un souvenir à cette figure originale. L'homme qui mourait, en 1889, dans une maison de santé n'a pas laissé une trace très persistante dans la mémoire de la nouvelle Internationale, parce qu'il disparut à la veille de sa constitution au Congrès de Paris. Mais il n'en tint pas moins une grande place dans les batailles du prolétariat.

C'était un de ces Westphaliens qu'Henri Heine appelait des « chênes sentimentaux » et il justifiait cette définition par son aspect physique comme par son caractère. Les déboires qu'il éprouva dans la présidence où il fut appelé en 1871, lorsque Schweitzer dut donner sa démission, tenaient en grande partie à ce que, ni par ses défauts ni par ses qualités, il n'avait l'étoffe d'un dictateur. Il était bienveillant et parfois faible. Avec cela, pourtant, fin politique et, en tout cas, si fidèle à sa parole que, même dans l'unité réalisée, beaucoup par ses efforts, il resta jusqu'au bout le « Lassallien » qu'il avait été.

Né le 17 avril 1837, à Arnsberg, il avait été destiné aux études d'Université. Mais, à peine sorti du gymnase, des revers de fortune de sa famille le forcèrent à entrer dans les rangs de la classe ouvrière. Il apprit et exerça le métier de tanneur ; il en sortit pourtant pour devenir journaliste, car il écrivait facilement et toute sa vie il fit preuve d'un talent poétique, sinon très élevé, au moins des plus réels. Il a fourni aux prolétaires allemands quelques-unes des chansons socialistes qu'ils chantent ou fredonnent dans leurs réunions.

Ce fut Lassalle qui l'entraîna dans le mouvement ouvrier. Lors de la tournée triomphale du grand agitateur dans les pays rhénans, il était rédacteur d'une feuille de chou démocratique à Hagen. Le renégat de la Ligue des Communistes, Hermann Becker, voulait l'amener à prendre part à la conspiration du silence que la presse bourgeoise organisait autour des succès foudroyants de Lassalle. Au lieu de cela, il devint l'un de ses fidèles. Au meeting de Mayence (1863) où deux mille ouvriers acclamaient Ferdinand Lassalle, Hasenclever adhérait à l'Association avec son ami Tölcke. Nous le trouvons délégué du Parti, la même année, à l'Assemblée générale de Francfort.

Dès lors, il appartient tout entier au Parti, qui en fait son candidat, à Iserlohn, puis à Essen en 1867 et 1868. En décembre 1868, il est élu au Parlement de l'Allemagne du Nord par les travailleurs de Duisbourg.

Il est mêlé aux graves querelles qui amènent en 1869, à la huitième Assemblée générale, la formation du « Parti d'Eisenach » et tient toujours du côté de Schweitzer. Cela ne l'empêche pas de batailler, au Parlement, avec Bebel, pour défendre, contre des projets de lois perfides, les conditions de travail des ouvriers.

Arrive la guerre franco-allemande. Hasenclever, qui avait déjà marché comme réserviste (*Landwehrmann*) dans la campagne de Sadowa, est encore dans les rangs. Il n'eut pas l'occasion de combattre.

Au Parlement, partageant les illusions de ceux qui voyaient l'intérêt du prolétariat dans l'écrasement du Bonaparte, il ne s'oppose pas, comme Bebel et Liebknecht, au vote des fonds pour la guerre. Mais dès que la politique de Bismarck est dévoilée, il vote le 24 novembre 1870, comme d'ailleurs Schweitzer, l'amendement Liebknecht-Bebel, refusant l'emprunt demandé et réclamant du gouvernement l'engagement de conclure au plus tôt la paix avec la République française, *sans aucune annexion de territoire*. De même qu'il vote, un peu plus tard, contre le traité de Versailles et l'attribution au roi de Prusse du titre d'empereur allemand.

Il ne se borne pas à l'action parlementaire, il défend la cause socialiste par la plume dans les journaux du Parti et, depuis 1870, rédige en chef le *Sozial demokrat* de Berlin.

Il venait de conquérir au Parti le siège d'Altona, lorsqu'en 1874, il fit trois mois de prison pour crime de lèse-Bismarck. C'était le moment des persécutions qui préludaient à la loi contre les socialistes. Président de l'Association générale après en avoir été le trésorier, il transporte le siège social à Brême, à la suite des perquisitions opérées à Berlin. En 1875, sans écouter l'ambition personnelle, il travaille de toutes ses forces à constituer l'unité du Parti socialiste. Il faisait partie de la commission d'unification qui prépara le Congrès de Gotha.

En récompense, il est élu membre du bureau du nouveau Parti ouvrier socialiste d'Allemagne et y reste jusqu'au moment où il doit quitter Hambourg, la « capitale du socialisme », comme disait Bebel, pour aller à Leipzig rédiger l'organe central *Vorwaerts*, avec Liebknecht.

Toute son énergie et toutes ses facultés sont au service du Parti. Successivement il représente la VIe circonscription de Berlin, puis Breslau, puis de nouveau cette VIe de Berlin où, à sa mort, il est remplacé par Liebknecht, qui devait ensuite être remplacé lui-même par Ledebour.

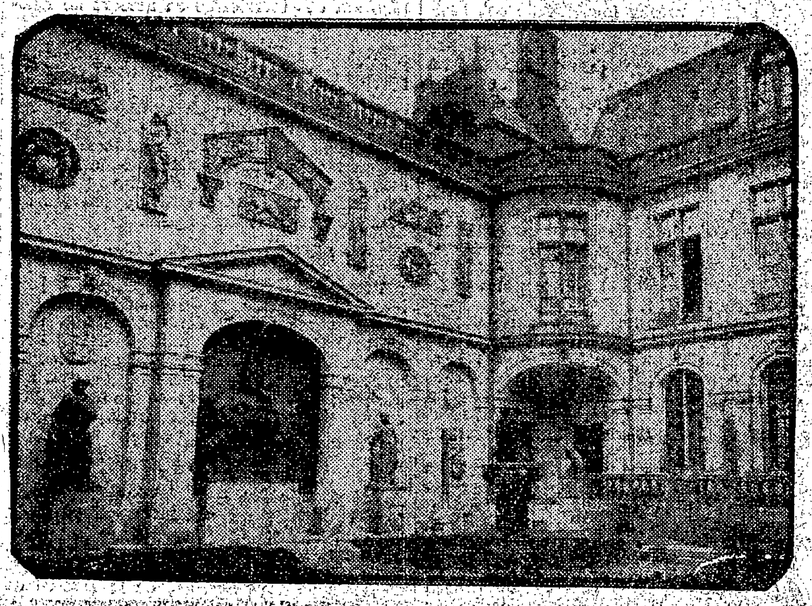
En même temps, il mène la lutte comme journaliste jusqu'au jour où la ma[la]die le mène à la maison de santé.

[ou]vriers de Berlin, qu'il avait ap[por]té, 1882, à l'action syndicale dans une campagne de réunions publiques, avec Frohme et d'autres députés, lui firent de magnifiques funérailles. Il était d'ailleurs l'un des militants les plus populaires et son portrait ornait plus d'un logis de travailleur.

Quoique, plus d'une fois, il se soit trouvé en désaccord avec des compagnons d'armes, il n'en reste pas moins l'un de ceux qui surent montrer au prolétariat la droite voie vers l'affranchissement.

BRACKE.

De nouvelles Salles sont inaugurées à Carnavalet



LA FAÇADE DES NOUVEAUX BATIMENTS

Hier, cérémonie « très parisienne » au musée Carnavalet. Le vieil hôtel de Mme de Sévigné, fermé depuis plusieurs mois, rouvrait ses portes, les uns disaient après réorganisation, les autres simplement pour inauguration de salles nouvelles. Toute une aimable presse officielle s'était, en tout cas, donné rendez-vous pour inaugurer, de compagnie avec M. et Mme Poincaré.

Il y a d'abord les salles nouvelles. Voici le « musée de l'enseigne », avec celles du *Cadran*, de la *Truie qui file*, du *Gourmand*, de la *Renommée de la bonne tisane*, et autres, toutes choisies — comme tout ce qui figure en ce faux musée d'histoire de la Ville de Paris — pour leur caractère plaisant, cocasse, sentimental ou parfois (mais c'est rare et ce doit être par erreur) simplement historique. Voulez-vous savoir aussi toute l'histoire anecdotique du théâtre, avoir un écho des mille potins qui y ont couru depuis deux ou trois siècles ? La salle du « théâtre parisien » vous offre pareillement une ample provision de drôlerie et de pittoresque, portraits d'artistes, chargés, brocards, reconstitution de décors, dessins de costumes. Plus loin, voici les « salons ». Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, et le pistolet de Saint-Just, et des sabres de conventionnels, et des souvenirs de l'empereur. — Peut-être voudriez-vous savoir comment étaient logés les Parisiens qui n'avaient pas de salons, la fruitière, le menuisier, le petit droguiste, le mercier ? Fi donc ! cela n'est pas dans la vitrine de M. Cain.

A-t-on réorganisé ? Que de poussière avalée ! que de gros meubles changés de place ou d'étage ! que de cartons vidés ! que de bibelots sortis des tiroirs ! Oui, on a « réorganisé » : tout le bric à brac du musée est bien sorti, et plus personne ne sera excusable dorénavant d'ignorer comment un bon bourgeois, conservateur, bibeloteur, collectionneur, amateur de petits plats, de petite fleur bleue, de petits mots d'esprit, de petit art et de tout petits souvenirs, se représente la vie passée de la capitale. Mais si vous croyez qu'il y a une autre façon, réellement humaine, de raconter une telle histoire, renoncez à l'aller entendre ou chercher à ce musée de carnaval. — A. G.

L'Entrepreneur fut assassiné

A L'INSTIGATION DE SA FEMME

On a arrêté cette dernière et les deux auteurs du crime

Nous avons relaté la découverte, sous un tas de fumier, de M. Croulard, cet entrepreneur de Champigny qui avait disparu depuis le 27 juin et qui, en réalité, avait été assassiné.

C'est le chien de M. Croulard qui a découvert le cadavre de son maître et qui a ainsi provoqué une nouvelle enquête policière. Un inspecteur principal de la police judiciaire fut chargé de suivre cette affaire ; il apprenait l'autre nuit, au cours de ses investigations, que le jour même de la disparition de M. Croulard, un soldat

Le chien qui retrouva le cadavre de son maître assassiné

qui était en permission chez ses parents dans la localité avait précipitamment quitté Champigny. Continuant ses recherches, l'inspecteur recueillit de très mauvais renseignements sur ce soldat, nommé Gast, et il apprit également qu'il était le frère de la maîtresse de l'entrepreneur.

M. Morise, juge d'instruction, muni de ces renseignements, envoya une commission rogatoire à Charleville, où le soldat est caserné, prescrivant une perquisition minutieuse de ses bagages. Cette opération paraît avoir donné des résultats sérieux ; on a en effet trouvé une montre dont l'origine est suspecte, et on a appris que le soldat avait laissé à la consigne de la gare une bicyclette appartenant à M. Croulard.

Dans ces conditions M. Morise lança un mandat d'arrêt contre le soldat

Les révélations du soldat

Au cours de son interrogatoire, à Charleville, le soldat Gast a fait des aveux complets ; il a déclaré qu'il avait commis son crime à l'instigation de Mme Croulard, née Julie-Marie Macaire, née le 28 mars 1879, à Saint-Cyr-l'Ecole, femme de l'entrepreneur. L'amant de cette dernière, Henri Lamy, né le 11 avril 1887, à Guignes (Seine-et-Marne), un manouvrier demeurant 7, rue des Bas-Pendants, à Champigny, étant complice. Le soldat Gast a ajouté que sa maîtresse, la femme Grey, née Eugénie Boilet, âgée de 25 ans, née à Jouy-le-Comte (Seine-et-Oise) et demeurant 62, boulevard du Centre, à Champigny, femme de ménage chez les époux Croulard avait également pris part au drame.

Le juge d'instruction a décerné des mandats d'arrêt contre ces trois individus qui, dans la soirée d'hier, malgré leurs vives protestations, ont été écroués au Dépôt.

Comment le crime fut accompli

Entre temps, on réussissait à connaître les circonstances dans lesquelles le crime avait été perpétré.

Croulard, depuis quelque temps déjà, était gênant ; sa femme voulait épouser son amant et les autres complices envisageaient dans l'opération un bénéfice matériel.

Samedi dernier, toute la bande dîna ensemble ; après le dîner, Croulard quitta son domicile avec Lamy et l'artilleur Gast. Les trois hommes se rendirent dans un débit, à quatre cents mètres duquel, un peu plus tard, Croulard fut fusillé. Il reçut cinq balles de revolver et quinze coups de couteau. A onze heures du soir, le cadavre était enfoui et les deux hommes étaient rentrés, disant aux femmes : « C'est fait. »

Alors, tout le monde se coucha. Lamy (qui serait le frère d'une première femme de sa victime), avec Mme Croulard et l'artilleur avec sa maîtresse, dont on avait su éloigner le mari.

Ajoutons, dernier détail, que le montant du vol fut de soixante-quinze francs, dont vingt échurent à Lamy. Le soldat eut le reste.

MAUVAISE MÉTHODE

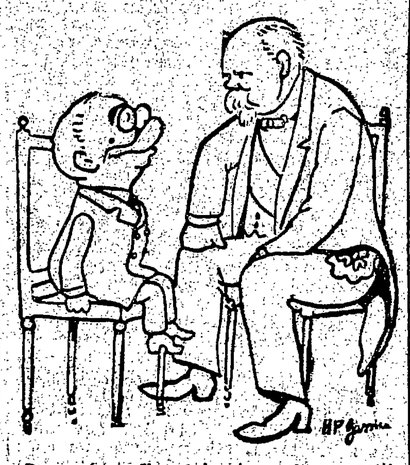
A quoi sert-il donc de présenter toujours les réformes d'une manière ambiguë ? Bien loin d'amadouer par là ou de désarmer l'adversaire, on l'encourage dans la résistance. Il ne voit dans les concessions qu'on lui fait qu'un manque de foi des réformateurs en leur propre idée. Il en triomphe et les déclare d'ailleurs illusoires, quand même, il ne prétend pas qu'elles aggravent le péril qu'on prétend atténuer. C'est l'aventure qui arrive en ce moment au Sénat. Longtemps, pour plaire aux modérés et aux conservateurs, il a ajourné l'impôt sur le revenu, et le voilà obligé maintenant, sous peine d'entrer en conflit avec la Chambre qui a pour elle maintenant un terrible auxiliaire, le déficit, de consentir à l'incorporation de l'impôt complémentaire dans la loi de finances. Il paraît que c'est la révolution qui vient.

Et ce n'est pas tout. Pour adoucir l'amertume de la déclaration, pour désarmer un peu les fureurs réactionnaires, la Commission du Sénat décide que le contribuable, au lieu de déclarer à la fois l'ensemble et le détail de son revenu, ne déclarera que l'ensemble. Du coup les conservateurs prétendent qu'on le livre à l'arbitraire du fisc, et la *Liberté* affirme que le Sénat, prenant le galop sur les routes de la démagogie, dénasse la Chambre en déraison et en violence.

Quand donc se trouvera-t-il en France une majorité ayant le courage de ses propres idées ? Et est-ce avec des timidités de cette sorte qu'on fera face au déficit d'un milliard ?

JEAN JAURES

LE CHOMEUR



DELCASSÉ. — *Vous n'auriez pas une petite ambassade ?*

COMMENT LES ÉTATS SE DÉFENDENT contre la Finance

L'ANGLETERRE et les PÉTROLES PERSANS

L'*Humanité* a signalé, dans ses informations étrangères, la discussion à laquelle s'est livrée la Chambre des Communes à propos des gisements de pétrole persans.

L'acte du ministère Asquith, qui a motivé cette discussion, est vivement commenté dans la presse financière. Il mérite de retenir également l'attention des journaux socialistes.

Les libéraux anglais, en l'accomplissant, nous ont donné un exemple nouveau de ce que peut faire une bourgeoisie intelligente et compréhensive pour résoudre les problèmes économiques du temps présent.

Ils nous ont donné, une fois encore, une leçon de « politique industrielle ».

Examinons leur façon d'agir et, si possible, faisons-en notre profit.

Une nation amie s'associe à une Compagnie

Le pétrole est de plus en plus employé comme combustible par la marine de guerre britannique. Depuis que l'amiral lord Fisher en a fait adopter l'usage, 5 cuirassés, 16 croiseurs et 145 torpilleurs ont été construits qui consomment du pétrole soit alternativement avec du charbon, soit exclusivement.

L'Amirauté se trouve donc dans la nécessité d'en avoir constamment à sa disposition des stocks considérables. Or le marché du pétrole est, comme on sait, contrôlé par un petit nombre de sociétés qui fixent les prix à leur convenance et toujours, naturellement, au plus haut.

Comme M. Winston Churchill l'expliquait aux Communes, la *Standard Oil* sur le nouveau continent, la *Shell Cy* et la *Royal Dutch* sur l'ancien sont en possession de monopoles presque absolus.

Fallait-il en passer par leurs exigences, comme le gouvernement français n'aurait pas manqué de faire en pareil occasion ? Le gouvernement anglais n'y a pas consenti.

Une société qui n'a pas encore été englobée dans les trusts existants, la *Burmah Oil*, a obtenu, il y a quelques années, en Perse — le seul pays producteur de pétrole qu'ait négligé jusqu'ici le grand capitalisme en raison de son état arriéré — une concession importante. Pour l'exploiter, elle a créé en 1909 une filiale, l'*Anglo Persian Oil Cy*.

C'est sur cette dernière que le ministère libéral a jeté ses vues. Il en a purement et simplement acquis le contrôle, pour 2 millions de livres (50 millions de francs d'actions nouvelles que la société a émises à cet effet, achat qui assure dans le conseil une majorité énorme à la nation anglaise, que deux administrateurs choisis par l'Etat représenteront.

De cette façon, sans se lancer lui-même dans une exploitation industrielle, en se bornant à intervenir dans la gestion d'une compagnie privée, le gouvernement anglais est certain de trouver toujours à bon compte le pétrole dont il a besoin.

En Angleterre et en Allemagne

L'initiative qu'il prend est assez délicate parce que les gisements persans se trouvent dans le bassin de la Karun et le long de la frontière turco-persane, c'est-à-dire dans la zone neutre réservée par l'accord anglo-russe de 1907 entre les zones d'influence anglaise et russe.

Pour pouvoir exercer dans la région pétrolifère la surveillance nécessaire à l'exploitation, Londres devra s'entendre avec Pétersbourg et donner au tsar, dans le nord de la Perse, ce qu'on nomme en style diplomatique une « compensation ».

L'acquisition des actions de l'*Anglo-Persian Oil Cy* aura pour conséquence — l'opposition l'a fait remarquer aux Communes — de hâter le dépeçage commencé du territoire sur lequel le shah exerce une autorité théorique.

Laissons de côté cette question d'ordre international. Ce qui nous intéresse pour l'instant, c'est le procédé ingénieux et hardi qu'emploie le gouvernement anglais pour se libérer des exigences du capitalisme.

Il convient de le rapprocher du procédé qu'emploie en cet heure même l'Etat allemand pour soustraire ses administrés à l'exploitation des raffineurs de pétrole. Il cherche, lui, à constituer une société dont j'ai exposé déjà le fonctionnement et dans la gestion de laquelle il interviendra comme actionnaire pour régulariser son fonctionnement.

L'un et l'autre se préoccupent d'imaginer des « formules nouvelles » pour mettre, dans la mesure du possible, un frein à la rapacité des financiers.

Nos dirigeants timides et routiniers ne feraient pas mal de s'inspirer de leur exemple et de ne pas croire, comme ils le font toujours, que les méthodes financières employées par nos grands-pères et nos arrière-grands-pères, suffisent pour administrer les Etats d'aujourd'hui.

André MORIZET.

La Nouvelle Orientation Diplomatique de la Turquie

DJEMAL PACHA VIENT en France assister aux grandes manœuvres

Djemal pacha, ministre de la marine turque, est dans nos murs, depuis hier matin. Il vient, sur l'invitation du gouvernement français, assister aux grandes manœuvres navales.

Cette invitation et cette visite consacrent, par une manifestation extérieure, le rapprochement franco-turc scellé par les récentes négociations financières qui ont fourni à la Turquie un emprunt, en échange de certaines concessions de chemins de fer et de ports en Asie-Mineure.

On sait que, depuis les guerres balkaniques surtout, les rapports franco-turcs laissaient beaucoup à désirer. Le gouvernement de Constantinople ne pouvait, en effet, ne pas voir que la France traitait le dogme diplomatique de « l'intégrité ottomane » comme le reste de l'Europe. Il était également au courant des accords franco-italiens qui avaient facilité et hâté l'expédition italienne en Tripolitaine, laquelle déchaîna à son tour l'assaut des alliés balkaniques. Et, pendant cet assaut qui, un moment, semblait sonner la dernière heure de la Turquie, notre « grande presse » ne se fit pas faute de piétiner le vaincu... Tout en possédant, chacun le sait, le monopole du patriotisme, cette presse oubliait ou ignorait que la France est le seul grand pays d'Europe qui n'aurait qu'à perdre au partage de la Turquie.

Il faut rappeler aussi que l'orientation diplomatique générale du parti jeune-turc l'inclinait, dès l'origine, vers l'Allemagne. Non pas, certes, pour des raisons d'ordre sentimental, mais par haine et méfiance envers la Russie, le véritable ennemi héréditaire de la Turquie et son plus redoutable aspirant héritier.

Les Jeunes-Turcs qui se sont attelés à la tâche difficile entre toutes, pour ne pas dire désespérée, de régénérer un Etat vermoulu, de recréer, sur des bases modernes, une *nation* ottomane, devaient forcément tourner leurs yeux d'abord vers la puissance qui semblait pouvoir leur donner les garanties les plus sûres contre les convoitises insatiables de l'empire des tsars.

L'Allemagne venait ainsi remplacer, dans le jeu diplomatique de la Turquie, la vieille rivale de la Russie en Orient, la Grande-Bretagne, devenue son amie, et aussi la protectrice de l'empire ottoman que fut, pendant des siècles la France.

L'influence allemande à Constantinople, qui, à un moment donné, sembla prendre un caractère de protectorat, est, au fond, une conséquence assez directe du groupement de l'Europe en Triplice et Triple-Entente.

Inutile donc de tourner des phrases sur l'aveuglement de ceux-ci et sur l'ingratitude de ceux-là ou de saluer en termes bien sentis, à propos de la visite de Djemal pacha, le retour à la sagesse des Jeunes-Turcs.

Si le parti qui gouverne la Turquie s'oriente, depuis quelque temps, vers les puissances de la Triple-Entente, cela prouve seulement qu'il cherche un supplément de garanties, une sorte de réassurance pour sa politique nationale. Et, sans blesser personne, il sera permis de dire qu'il reprend à sa façon le très vieux jeu de bascule qui s'impose à un pays affaibli et entouré de convoitises universelles...

DJEMAL PACHA

La Jeune-Turquie a dû s'apercevoir que l'amitié allemande, tout en étant au moins aussi exigeante et aussi onéreuse que l'amitié de toute autre grande puissance, était loin d'être une panacée. Cette amitié n'a pas épargné à la Turquie le démembrement en Afrique et dans les Balkans. Et elle n'est pas non plus en mesure de fournir à un pays qui ne vit que d'emprunts tout l'argent qui lui est nécessaire non seulement pour ses armements mais aussi pour les besoins courants de son administration.

Djemal pacha, un des principaux chefs du gouvernement turc, vient en France. Son collègue non moins important, le ministre de l'intérieur, Talaat bey, était allé en mission diplomatique chez le tsar, à Livadia.

Mais il ne faudrait point en conclure que la Jeune-Turquie se propose de tourner le dos à l'Allemagne. Au point de vue national turc, une politique d'entente bilatérale est encore ce qu'il y a de plus prudent.

B. VILLARD.

Fleurette

FLEURETTE !... *Ce nom, tout rempli de la poésie du soleil, les senteurs du printemps... qui évoque toute la joie, toute la gaieté... est le titre de l'œuvre nouvelle écrite par*

Emile POUGET

pour les lectrices et les lecteurs de

L'"HUMANITÉ"

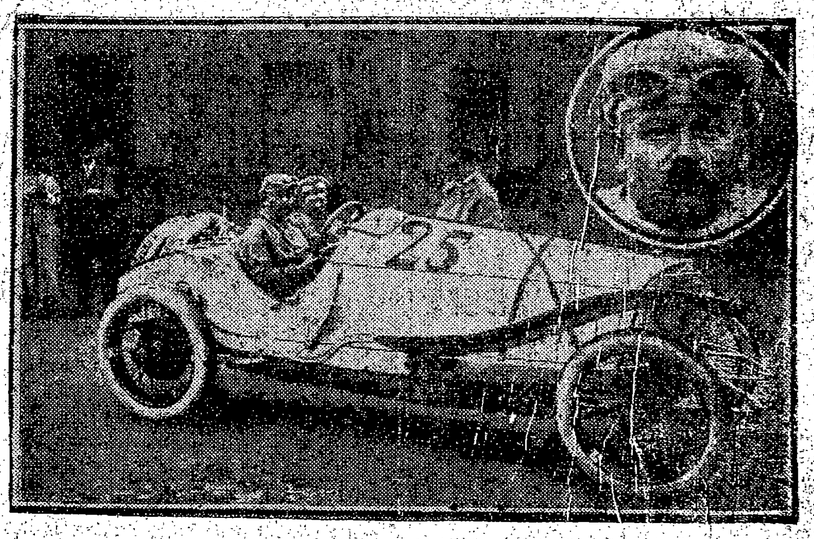
Œuvre palpitante de vie intense dont toutes et tous apprécieront le charme poignant... d'autant plus poignant que, faisant tragiquement contraste à cette poésie de la Nature en fête, se déroule dans

Fleurette

la grande épopée de Paris vaincu

LE GRAND PRIX DE L'AUTOMOBILE

Lautenschlager enlève la première place



LE VAINQUEUR ET SA VOITURE

Lyon a connu le même enthousiasme que Paris, quand, en 1895, se disputa Paris-Bordeaux automobile.

Depuis vingt ans que l'Automobile-Club de France organise des courses d'automobiles, jamais on avait assisté à pareil spectacle.

Comment dépeindre cette formidable cohue, composée d'automobiles, de piétons, de cyclistes et de voitures attelées, qui forma, depuis Lyon aux tribunes, une suite ininterrompue de douze kilomètres de long, et qui avança dans le bruit des sirènes, des trompes et des pétarades de moteurs, à une allure de quatre kilomètres.

Le départ

Il est 7 h. 1/2, la voiture-pilote vient de « balayer » le Circuit, les voitures sont prêtes à s'élancer.

A 8 heures précises, l'Aïda de Szisz et l'Opel de Joern démarrent, de trente en trente secondes les autres suivent. A 8 heures 10, la Mercédès de Pilette, la dernière, quitte la ligne de départ.

Au total, on compte trente-sept partants, quatre voitures italiennes ayant déclaré forfait. Les concurrents se partagent ainsi : douze voitures françaises, huit allemandes, sept italiennes, six anglaises, deux belges et deux suisses.

Les premiers passages

Dans les tribunes l'anxiété est grande, qui sera premier ?

On n'attend pas longtemps. Dix minutes après le départ de Pilette on voit bientôt apparaître une voiture bleue. C'est une voiture française, la Peugeot de Boillot, qui passe à toute vitesse devant les tribunes.

Puis d'autres voitures suivent et l'on constate que le meilleur temps sur le tour a été accompli par la Mercédès de Sailer, en 21 minutes 11 secondes, soit une moyenne de 107 kilomètres à l'heure.

Voici d'ailleurs le classement du premier tour :

Mercédès (Sailer), 21' 11" ; Peugeot (Boillot), 21' 29" ; Delage (Duray), 21' 30" ; Sunbeam (Lee Guinness), 21' 52" ; Peugeot (Goux), 22' 10" ; Peugeot (Rigal), 22' 22" ; Mercédès (Pilette), 22' 18" ; Mercédès (Lautenschlager), 22' 31" ; Sunbeam (Resta), 22' 34" ; Fiat (Ragnano), 22' 51" ; Delage (Goux), 22' 57" ; Fiat